

A high-angle, top-down photograph of a woman with long dark hair, wearing a white bikini, crouching in the center of a circular opening in a spiral staircase. The staircase is made of dark wood and stone, and the lighting is dramatic, with strong shadows. The woman is looking down, and her hands are near her face. The overall mood is mysterious and unsettling.

LARS KEPLER

**L'homme-
miroir**

roman traduit du suédois par Lena Grumbach

actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

L'HYPNOTISEUR, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 84.

LE PACTE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 102.

INCURABLES, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 123.

LE MARCHAND DE SABLE, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 170.

DÉSAXÉ, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 201.

PLAYGROUND, Actes Sud, coll. "Exofictions", 2017 ; Babel noir n° 213.

LE CHASSEUR DE LAPINS, Actes Sud, 2018 ; Babel noir n° 258.

LAZARE, Actes Sud, 2019.

Titre original :

Spegelmannen

Éditeur original :

Albert Bonniers Förlag, Stockholm

© Lars Kepler, 2020

Publié avec l'accord de Salomonsson Agency, Stockholm

Photographie de couverture : © Karen Jerzyk

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-15580-3

LARS KEPLER

L'homme-miroir

roman traduit du suédois par
Lena Grumbach

ACTES SUD

À travers la fenêtre crasseuse de la salle de classe, Eleonor voit le vent violent charrier de fines particules le long de la chaussée et faire s'incliner les arbres et les buissons.

On croirait un fleuve de poussière qui coule devant l'école.
Trouble et silencieux.

La sonnerie retentit et les élèves rassemblent leurs livres et leurs classeurs. Eleonor se lève et gagne le vestiaire avec les autres.

Elle observe sa camarade de classe Jenny Lind, en train de fermer sa veste devant son casier.

Son visage et ses cheveux blonds se reflètent dans la porte en tôle cabossée.

Jenny est belle, et différente. Elle a des yeux intenses qui troublent Eleonor et la font rougir.

Et puis c'est une artiste en herbe, elle fait de la photo, et c'est la seule fille du lycée qui lit des livres. Elle a eu seize ans la semaine dernière, et Eleonor lui a souhaité son anniversaire.

Personne ne prête attention à Eleonor, elle n'est pas vraiment jolie, elle le sait, même si Jenny lui a dit un jour qu'elle aimerait la prendre comme modèle pour une série de portraits.

C'était après le cours de sport, dans les douches.

Eleonor ramasse ses affaires et emboîte le pas à Jenny jusqu'à la sortie.

Le vent fait voler du sable et des feuilles mortes devant la façade blanche et dans la cour de récréation.

La drisse du drapeau claque furieusement contre le mât.

En arrivant au parking des vélos, Jenny marque un temps d'arrêt, pousse une exclamation de dépit et part sans son vélo.

C'est Eleonor qui lui a dégonflé ses pneus, pour pouvoir lui venir en aide quand elle rentrerait avec son sac et en poussant son vélo.

Elles parleraient de nouveau des portraits, diraient que les photographies en noir et blanc sont comme des sculptures de lumière.

Elle met fin au fantasme avant qu'il n'atteigne le premier baiser.

Eleonor n'est pas loin derrière Jenny quand elle dépasse Backavallen.

La terrasse du restaurant est déserte, le vent agite les parasols blancs.

Elle pourrait la rattraper, mais elle n'ose pas.

Elle reste à environ deux cents mètres de Jenny sur le chemin qui court parallèlement à la route d'Eriksberg.

Les nuages filent à toute allure au-dessus des cimes des sapins.

Les cheveux blonds de Jenny virevoltent au vent et balaient son visage au passage d'un autocar vert qui fait vibrer le sol sous son poids.

Elles laissent derrière elles les dernières maisons, passent devant le local des scouts. Jenny traverse la route et continue de l'autre côté.

Le soleil fait une percée et l'ombre des nuages s'étend sur le pré.

Jenny habite une belle villa à Forssjö, au bord de l'eau.

Une fois, Eleonor est restée à l'affût devant sa maison pendant plus d'une heure. Elle voulait lui rendre le livre que Jenny avait égaré – en fait c'était Eleonor elle-même qui l'avait caché –, mais elle n'a pas osé sonner et s'est contentée de le déposer dans la boîte aux lettres.

Jenny s'arrête sous les lignes électriques et allume une cigarette avant de se remettre en marche. La lueur fait scintiller les boutons de métal de la manche de sa veste.

Eleonor entend le vacarme d'un gros camion derrière elle.

La terre tremble quand un poids lourd avec une plaque d'immatriculation polonaise la dépasse à grande vitesse.

L'instant d'après, les freins grincent et la remorque chasse sur le côté. Le camion se déporte brutalement sur le bas-côté,

roule sur la bande de gazon et s'engage sur le chemin juste derrière Jenny, puis s'immobilise.

— Non, mais putain ! lance la voix lointaine de Jenny.

De l'eau coule le long de la bâche bleue de la remorque, traçant un sillon luisant dans sa crasse.

La portière s'ouvre et le conducteur descend de la cabine. Sur son large dos, le manteau de cuir noir a une bizarre tache grise.

Ses cheveux bouclés touchent presque ses épaules.

Il court vers Jenny.

Le moteur tourne toujours, les gaz qui sortent du pot d'échappement chromé se dissipent en minces filets.

Eleonor se fige en voyant le conducteur frapper Jenny au visage.

La bâche, mal fixée, flotte dans le vent et dissimule Jenny à la vue d'Eleonor.

— Eh vous ! crie Eleonor en s'élançant. Qu'est-ce que vous faites ?

Quand la grosse toile retombe, elle distingue Jenny écroulée sur le chemin piéton, deux ou trois mètres devant le poids lourd.

Elle est allongée sur le dos, lève la tête, un sourire incertain sur les lèvres et du sang entre les dents.

La toile détachée se remet à battre dans le vent.

Eleonor enjambe le fossé, les jambes flageolantes. Elle sort son téléphone pour appeler la police, mais ses mains tremblent tellement qu'il lui échappe.

Il dégringole dans les mauvaises herbes.

Elle se penche, ramasse le portable et, levant les yeux, aperçoit, sous le poids lourd, les pieds de Jenny qui se débattent quand le conducteur la soulève.

Eleonor remonte sur la route, se fait klaxonner par une voiture et se met à courir en direction du poids lourd.

Le conducteur essuie ses mains tachées de sang sur son jean. Le soleil fait scintiller ses lunettes de soleil à effet miroir lorsqu'il grimpe dans la cabine. Il claque la portière, enclenche une vitesse et démarre, une roue avant toujours sur le chemin piéton. La bande de gazon sec fume quand le poids lourd rejoint la chaussée et accélère.

Eleonor s'arrête, hors d'haleine.

Jenny a disparu.

Au sol, une cigarette piétinée et ses livres qui s'échappent de son sac.

Des particules fines tourbillonnent au-dessus de la route vide.
Des nuages de poussière s'envolent sur les prés et les clôtures.
À tout jamais, le vent balayera la terre.

Jenny Lind est étendue dans une petite barque passée au goudron sur un lac sombre. Sous elle, le fond de bois émet des craquements au gré des petites vagues.

Elle est tirée de son rêve par une violente envie de vomir.

Le plancher tangué.

Ses épaules lui font mal, ses poignets brûlent.

Elle comprend qu'elle est dans la remorque.

Elle est couchée sur le côté, entravée, la bouche fermée par du ruban adhésif, les mains ligotées au-dessus de la tête.

Elle a du mal à voir – comme si ses yeux étaient encore embrumés par le sommeil.

Un rayon de soleil passe à travers la bâche.

Elle cligne des yeux et son champ visuel se brouille.

Elle a envie de vomir et un mal de tête atroce.

Sous elle, les énormes roues tonnent contre le bitume.

Ses mains sont attachées à la structure métallique qui soutient la bâche.

Jenny essaie de comprendre ce qui s'est passé. On l'a frappée puis on lui a plaqué un chiffon froid sur la bouche et le nez.

Une vague d'angoisse la submerge.

Elle regarde son corps et constate que sa robe est remontée jusqu'à la taille, mais elle a toujours son collant.

Le poids lourd roule à grande vitesse sur une route droite.

Jenny cherche désespérément une explication plausible sans arriver à comprendre ce qui se passe. Elle sait qu'elle se trouve dans la situation que chacun redoute le plus dans la vie, celle qu'on voit dans les films d'horreur et qui n'arrive jamais dans la réalité.

Elle avait laissé son vélo crevé à l'école et s'était résignée à rentrer chez elle à pied, en feignant de ne pas remarquer qu'Eleonor la suivait, lorsque le gros poids lourd s'était engagé sur le chemin derrière elle.

Le coup au visage a été si soudain qu'elle n'a pas eu le temps de réagir et, avant qu'elle ait pu se relever, on lui a plaqué un chiffon mouillé sur le visage.

Elle ignore totalement combien de temps elle est restée sans connaissance.

Ses mains sont glacées car le sang n'y arrive plus.

Sa tête tourne et sa vision disparaît totalement par instants.

Elle repose sa joue contre le sol. S'efforce de respirer calmement, il ne faut pas qu'elle vomisse tant que le ruban adhésif recouvre sa bouche.

Une tête de poisson desséchée se trouve coincée dans une fente près du hayon de chargement. L'air à l'intérieur de la remorque est saturé d'une puanteur douceâtre.

Jenny lève de nouveau la tête, cligne des yeux et distingue une armoire métallique pourvue d'un cadenas ainsi que deux grandes mangeoires en plastique à l'avant de la remorque. Elles sont maintenues en place par d'épaisses sangles et, tout autour, le sol est mouillé.

Elle essaie de se rappeler les conseils donnés par des femmes enlevées par des tueurs en série et qui ont survécu : vaut-il mieux opposer de la résistance ou plutôt créer des liens en parlant de choses et d'autres ?

Ça ne sert à rien de crier à travers le scotch, personne ne l'entendrait, à part peut-être le conducteur.

Au contraire, il faut qu'elle se taise, il vaut mieux qu'il ne sache pas qu'elle s'est réveillée.

Elle essaie de se redresser, tend le corps et regarde ses mains.

La remorque tangue et son estomac se révulse.

Sa bouche se remplit de vomi.

Ses muscles tremblent.

Le bracelet de plastique rigide lui entame la peau.

Malgré ses doigts engourdis, elle saisit le bord du scotch sur sa bouche et l'arrache. Elle crache, s'affaisse sur le flanc et essaie de tousser sans faire de bruit.

Sa vue est trouble à cause du produit qu'on lui a fait inhaler. En examinant l'armature métallique qui supporte la bâche, elle a l'impression de regarder à travers de la toile de jute.

Chaque montant décrit une courbe de quatre-vingt-dix degrés, passe sous la bâche du plafond et redescend de l'autre côté.

Des barres horizontales courent le long des côtés, formant une sorte de charpente.

Elle plisse les yeux pour concentrer son regard et constate qu'il n'y a pas de barre métallique de l'autre côté – la bâche y est consolidée par cinq rangées de lattes cousues à la toile.

À l'évidence, c'est pour pouvoir rouler la toile quand on charge la remorque.

Si, malgré ses mains entravées, elle parvient à suivre l'arc-métallique sous le toit jusqu'au côté opposé, elle pourra peut-être soulever la bâche et appeler à l'aide ou attirer l'attention d'un automobiliste.

Elle essaie de faire glisser l'anneau le long du montant, mais se retrouve immédiatement coincée.

Elle sent une brûlure sur ses poignets, causée par le plastique qui la ligote.

Le poids lourd change de file. Jenny perd l'équilibre et se cogne la tempe contre le montant.

Elle se rassied, ravale plusieurs fois sa salive et pense aux tartines de pain grillé et de confiture du petit-déjeuner. Sa mère lui a raconté que la veille on avait posé quatre stents à sa tante.

Le téléphone de Jenny était posé sur la table à côté de sa tasse de thé. Le son n'était pas branché, mais la notification sur l'écran avait attiré son regard.

Son père lui avait dit que c'était impoli de consulter son téléphone en douce et elle s'était révoltée car elle trouvait ça injuste.

— Pourquoi tu es tout le temps sur mon dos ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? Tout ça parce que t'es pas satisfait de ta propre vie, avait-elle crié avant de quitter la cuisine.

Le sol s'incline, le camion ralentit et rétrograde dans la montée.

Les rayons de soleil qui pénètrent par à-coups à travers la bâche éclairent le plancher sale où elle distingue une incisive au milieu des feuilles noires et des mottes de boue séchée.

Elle a une poussée d'adrénaline.

Son regard s'affole.

À même pas un mètre d'elle, elle découvre deux ongles cassés laqués de rouge. Du sang a coulé le long d'un montant, des cheveux arrachés entourent un boulon de la structure.

— Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, murmure-t-elle, et elle réussit à se mettre à genoux.

Elle reste immobile, atténuée la pression du lien autour de ses poignets et sent que le sang afflue de nouveau par des milliers de picotements aux doigts.

Tout son corps tremble, elle tente à nouveau de monter ses mains le long du montant, mais l'anneau s'est coincé.

— Je vais y arriver, chuchote-t-elle.

Elle doit garder son sang-froid, surtout ne pas céder à la panique.

Elle remue un peu ses mains, les tire sur le côté et réalise qu'elle peut se déplacer vers l'avant le long de la barre inférieure.

Elle respire beaucoup trop vite quand elle s'acharne à faire passer le collier de serrage sur des rugosités, puis elle atteint la partie avant de la remorque, saisit la barre des deux mains et tire dessus, mais elle est soudée au dernier montant et impossible à bouger.

Elle observe l'armoire métallique – le cadenas est ouvert et se balance au bout de son anse.

La nausée monte à nouveau, mais il faut agir vite, le trajet peut se terminer à tout moment.

Elle se penche aussi loin que possible vers l'armoire, étire les bras au maximum et atteint le cadenas avec la bouche. Elle le happe avec précaution, l'emporte, s'agenouille et le lâche sur ses cuisses, écarte légèrement les jambes et le laisse glisser sur le plancher sans bruit.

Le lourd camion prend un virage et la porte de l'armoire s'ouvre.

Le meuble métallique est rempli de pinceaux, de pots, de pinces, de scies à métaux, de couteaux, de ciseaux, de produits de nettoyage et de chiffons.

Son pouls s'accélère, cogne dans ses tempes.

Le bruit du moteur se modifie et le camion roule plus lentement.

Jenny se relève, s'étire sur le côté, écarte la porte de l'armoire avec la tête et repère un couteau au manche en plastique sale sur une étagère entre deux pots de peinture.

— Mon Dieu, sauve-moi, mon Dieu, chuchote-t-elle.

Le poids lourd décrit une courbe raide et la porte métallique se referme si brutalement sur sa tête qu'elle perd connaissance pendant quelques secondes et tombe à genoux.

Elle vomit, puis se relève tandis que des gouttes de sang coulent de ses poignets sur le plancher sale.

Elle se penche en avant, atteint le manche du couteau avec sa bouche et le saisit avec les dents juste quand le véhicule s'arrête dans un sifflement.

Un petit raclement retentit quand elle retire le couteau de l'étagère.

Tout doucement, elle mène la lame rouillée entre ses lèvres jusqu'à ses mains, l'appuie de toutes ses forces contre le bracelet en plastique et se met à scier.

Jenny tient le couteau rouillé dans sa bouche et s'acharne à trancher le bracelet autour de son poignet. En voyant que la lame n'a fait qu'une entaille minime dans le plastique blanc, elle mord plus fort le manche et augmente la pression.

Elle pense à son père. Son visage triste quand elle lui a crié dessus ce matin, le verre tout rayé de sa montre-bracelet, le mouvement désemparé de sa main.

Elle continue de scier malgré la vive douleur dans sa bouche.

De la salive coule sur le manche.

Prise de vertige, elle est sur le point d'abandonner lorsqu'elle entend un petit clic. La lame vient de sectionner le bracelet.

En tremblant, elle se laisse tomber sur la hanche et entend le tintement du couteau qui tombe sur le plancher. Elle se relève, le ramasse, passe du côté droit et tend l'oreille.

Aucun bruit.

Il faut qu'elle agisse vite, mais ses mains tremblent tellement qu'elle a du mal à percer la bâche avec la lame.

Un bruissement est perceptible pendant quelques secondes.

Jenny change sa prise autour du manche et fait une entaille verticale dans la toile tout près du dernier montant, élargit la fente de quelques centimètres et jette un regard dehors.

Ils sont arrêtés dans une station-service réservée aux camions, près d'une pompe automatique. Le sol est jonché de cartons de pizza, de chiffons pleins d'huile et de capotes usagées.

Son cœur bat tellement vite qu'elle a du mal à respirer.

Personne, et aucun véhicule en vue.

Le vent charrie un gobelet en carton sur le goudron.

Son estomac se contracte, mais elle parvient à contrer le réflexe de vomir et déglutit frénétiquement.

La sueur coule dans son dos.

De ses mains tremblantes, elle découpe la bâche horizontalement juste au-dessus d'une des lattes, se disant qu'elle va descendre et courir se cacher dans la forêt.

Elle entend des pas pesants et un cliquetis de métal.

Sa vue se trouble de nouveau.

Elle se tient sur le bord du plateau, sent le vent sur sa figure, s'agrippe à la bâche, vacille et perd le couteau. Quand elle regarde le sol, le vertige balaie son cerveau comme si tout le poids lourd était en train de se renverser.

Une vive douleur lui vrille la cheville quand elle atterrit sur le sol. Elle fait un pas et parvient à garder son équilibre.

La tête lui tourne tellement qu'elle n'arrive pas à marcher droit.

Chacun de ses mouvements génère dans son cerveau un mouvement contraire.

La pompe à diesel fait un bruit de tonnerre.

Jenny cligne des yeux et commence à marcher lorsqu'une grande silhouette contourne la remorque et l'aperçoit. Elle s'arrête, recule en chancelant, sent qu'elle est sur le point de vomir.

Elle se glisse sous le dessous boueux du camion et voit que l'homme part dans l'autre direction.

Ses pensées tourbillonnent dans sa tête – elle doit se cacher.

Elle se relève sur ses jambes flageolantes et comprend qu'elle ne pourra pas distancer le conducteur en courant vers la forêt.

Elle ne sait plus où il se trouve.

Le sang bat dans ses oreilles.

Il faut qu'elle retourne vers la route et qu'elle arrête une voiture.

Le sol tangué et se dérobe, les arbres virevoltent autour d'elle, les herbes jaunies du bas-côté semblent secouées par un vent violent.

Le conducteur n'est pas en vue. Il doit être de l'autre côté du véhicule ou bien il se dissimule derrière la rangée de grosses roues.

Son estomac se noue, elle hésite.

Elle regarde éperdument dans toutes les directions en se maintenant au montant de la toile, cligne des yeux et essaie de comprendre où se trouve la sortie vers la route.

Elle entend un frottement par terre.

Il faut qu'elle se sauve, qu'elle se cache.

Sur ses genoux fléchissants, elle commence à longer la remorque vers l'arrière. Elle aperçoit quelques bennes à ordures, un panneau d'information et un sentier qui s'enfonce dans la forêt.

Le vrombissement d'un moteur retentit tout près.

Elle fixe le bitume, s'efforce de se concentrer et s'apprête à appeler au secours quand elle perçoit un mouvement à côté de sa jambe.

Une grosse main saisit sa cheville et la renverse. Elle tombe sur la hanche et sa nuque craque quand son épaule heurte le goudron. Allongé sous la remorque, le conducteur la tire vers lui. Elle essaie de s'agripper à une roue, roule sur le dos, donne des coups avec sa jambe libre, s'arc-boute au-dessous du camion, dégage sa cheville et sort en rampant.

Le paysage bascule quand elle se met debout. Elle ravale son vomi, entend plusieurs coups sourds rapides et des pas, le conducteur est en train de contourner la remorque.

Elle titube, se baisse pour passer sous le tuyau du distributeur de carburant, marche aussi vite qu'elle peut vers la lisière de la forêt, se retourne et rentre de plein fouet dans quelqu'un.

— Eh là, qu'est-ce qui se passe ?

C'est un policier en train d'uriner dans les hautes herbes. Elle s'accroche à sa veste, manque de s'écrouler et de l'entraîner avec elle.

— Aidez-moi...

Sa prise autour de sa veste échappe à Jenny et elle vacille.

— Reculez, dit-il.

Elle déglutit et essaie d'agripper sa veste à nouveau. Il la repousse et elle trébuche dans l'herbe, tombe à genoux et se reçoit sur les deux mains.

— Je vous en prie, halète-t-elle avant de se mettre à vomir.

La terre tanguet et elle s'effondre sur le flanc, regarde la moto du policier à travers les herbes et aperçoit le reflet d'un mouvement dans le chrome du tuyau d'échappement.

Le conducteur du camion approche à grands pas. Elle tourne la tête, reconnaît le jean taché et le manteau de cuir comme à travers une vitre éraflée.

— Aidez-moi, répète-t-elle, tout en luttant pour contenir les spasmes.

Elle tente de se relever, mais a un haut-le-cœur et les entend parler pendant qu'elle vomit dans l'herbe. Une des voix dit quelque chose comme "c'est ma fille" et explique que ce n'est pas la première fois qu'elle fugue et qu'elle prend une cuite.

Son estomac se révulse, de la bile remonte dans sa bouche, elle tousse et essaie de parler, mais vomit encore.

— Que faire ? Menacer de confisquer le portable ?

— Je connais ça, rit le policier.

— Allez ma petite, dit le conducteur en lui tapotant le dos. Vide-toi de tout ça, tu te sentiras mieux après.

— Elle a quel âge ?

— Dix-sept. Dans un an, elle décidera pour elle-même... mais si elle m'écoutait, elle passerait son bac si elle ne veut pas à son tour conduire un camion.

— S'il vous plaît, chuchote Jenny, et elle essuie les vomissures gluantes sur sa bouche avec la main.

— Vous ne pouvez pas la mettre à cuver dans une cellule de dégrisement ? demande le conducteur.

— Pas si elle n'a que dix-sept ans, réplique le policier avant de répondre à un appel radio.

— Ne partez pas, supplie Jenny en toussant.

Sans se presser, le policier repart vers sa moto pendant qu'il termine la communication avec la centrale.

Une corneille croasse tout près.

Les hautes herbes tremblent en s'inclinant au vent et Jenny voit le policier enfiler son casque et ses gants. Elle sait qu'elle doit absolument se mettre debout et appuie ses mains sur le sol. Le vertige manque de la faire tomber, mais elle tient bon et parvient à se mettre à genoux.

Le policier enfourche sa moto, met le moteur en marche. Elle essaie de l'appeler, mais il ne l'entend pas.

La grosse corneille s'envole quand il passe une vitesse et démarre.

Jenny retombe dans l'herbe et perçoit le crissement des lourds pneus sur le bitume. Le policier est parti.

Pamela aime les cristaux de glace qui se détachent quand la neige sur la piste commence à fondre. Les skis accrochent avec une précision presque inquiétante.

Comme sa fille Alice, elle veille à se mettre de la crème solaire, mais elles ont quand même pris quelques couleurs. Martin, lui, a attrapé un coup de soleil.

Ils ont aujourd'hui déjeuné à la terrasse de Toppstugan, il faisait tellement chaud au soleil qu'Alice et Pamela ont pu enlever leur blouson et rester en tee-shirt.

Tous les trois ont des courbatures aux cuisses au point qu'ils ont décidé de ne pas aller skier le lendemain.

Alice et Martin iront pêcher l'omble chevalier tandis que Pamela passera le temps au spa de l'hôtel.

À l'âge de dix-neuf ans, alors qu'elle voyageait avec son ami Dennis en Australie, Pamela avait rencontré un mec dans un bar. Il s'appelait Greg et elle avait couché avec lui. De retour en Suède elle s'aperçut qu'elle était enceinte.

Elle avait envoyé une lettre au bar de Port Douglas, adressée à Greg aux yeux bleu turquoise. Un mois plus tard, il lui avait répondu qu'il vivait en couple et qu'il était prêt à payer pour l'avortement.

L'accouchement avait été difficile et s'était terminé par une césarienne. Elles avaient survécu toutes les deux, mais comme les médecins lui déconseillaient d'autres grossesses, elle s'était fait poser un stérilet pour ne pas retomber enceinte. Dennis avait été là tout le temps, la soutenant et l'aidant à réaliser son rêve d'entrer à l'École d'architecture.

Après cinq ans d'études, elle avait trouvé du travail dans une petite agence de Stockholm. Puis elle avait rencontré Martin alors qu'elle faisait les plans d'une villa à Lidingö.

Martin était maître d'œuvre sur ce projet. Il voyageait partout dans le pays et, avec son regard intense et ses cheveux longs, ressemblait à une star de rock décontractée.

Ils s'étaient embrassés la première fois pendant une fête chez Dennis, avaient emménagé ensemble quand Alice avait six ans et s'étaient mariés deux ans plus tard. Aujourd'hui, Alice a seize ans et vient d'entrer au lycée.

Il est déjà vingt heures, il fait nuit de l'autre côté des vitres de la suite. Ils ont fait appel au room-service et Pamela ramasse les pulls et les chaussettes qui traînent avant l'arrivée du repas.

Martin chante *Riders on the Storm* sous la douche.

Ils se sont dit qu'ils mangeraient devant la télé, ouvriraient une bouteille de champagne puis, quand Alice dormirait, verrouilleraient la porte et feraient l'amour.

Pamela rassemble les vêtements de sa fille pour les emporter dans sa chambre.

Alice est assise sur le lit en sous-vêtements, le téléphone à la main. Elle ressemble à Pamela jeune, les mêmes yeux, les mêmes cheveux châtain-roux aux boucles serrées.

— Les plaques d'immatriculation du camion étaient volées, dit-elle en levant la tête de son téléphone portable.

Il y a deux semaines, les médias ont divulgué une disparition à Katrineholm. Une fille de l'âge d'Alice a été frappée et enlevée.

Elle s'appelle Jenny Lind, comme la légendaire cantatrice.

Toute la Suède s'est promis de la retrouver, elle et le poids lourd polonais.

La police a demandé à la population de l'aider. Ils ont reçu des appels innombrables, mais n'ont pas trouvé la moindre trace de la jeune fille.

Pamela retourne au salon, arrange les coussins du canapé et ramasse la télécommande.

L'obscurité pèse contre les vitres.

Elle sursaute quand on frappe à la porte.

Martin sort de la salle de bains en chantant, un sourire aux lèvres, au moment où elle s'apprête à ouvrir. Il est nu, une serviette enroulée autour de ses cheveux mouillés.

Elle le repousse dans la salle de bains et l'entend continuer à chanter pendant qu'elle fait entrer la femme de chambre qui apporte leur repas sur un chariot.

Pamela consulte son téléphone pendant que la serveuse dispose les plats sur la table du salon. Elle imagine que l'employée doit se poser des questions sur le chant dans la salle de bains.

— Il va bien, je vous assure, plaisante-t-elle.

La femme ne lui rend pas son sourire, se contente de lui tendre la note à signer sur un petit plateau argenté. Puis elle s'en va.

Pamela crie à Martin qu'il peut sortir de la salle de bains, va frapper à la chambre d'Alice, puis tous les trois s'installent dans l'énorme lit avec leurs assiettes et leurs verres.

Ils mangent en regardant un film d'horreur qui vient de sortir.

Une heure plus tard, Pamela et Martin dorment.

Quand le film est fini, Alice arrête la télévision, enlève les lunettes du nez de sa mère, débarrasse les assiettes et les verres, éteint les lumières puis va se laver les dents avant de regagner sa chambre.

Bientôt le silence retombe sur la vallée et la petite ville. À trois heures du matin, une aurore boréale se forme dans le ciel, comme autant d'arbres bleu argent dans un paysage brûlé.

Pamela est arrachée du sommeil par les sanglots d'un enfant dans le noir. Les légers pleurs s'arrêtent avant qu'elle comprenne où elle se trouve.

Elle reste sans bouger et pense aux cauchemars de Martin.

Les pleurs montaient du sol à côté du lit.

Au début de leur relation, ses cauchemars tournaient souvent autour de petits garçons morts.

Pamela trouvait émouvant qu'un homme adulte ait peur des fantômes.

Elle se souvient d'une nuit où il s'est réveillé en criant.

Ils s'étaient installés dans la cuisine pour boire une camomille. Les cheveux de Pamela s'étaient dressés dans sa nuque quand il lui avait décrit un des fantômes avec force détails.

Un garçon au visage gris, aux cheveux empreints de sang putréfié, au nez cassé et dont un des yeux pendait hors de son orbite.

Un autre sanglot retentit.

Pamela, maintenant complètement éveillée, tourne lentement la tête.

Le radiateur sous la fenêtre ronronne et l'air chaud qui s'en dégage fait gondoler le rideau comme si un enfant, caché derrière, appuyait son visage contre le tissu.

Elle voudrait réveiller Martin, mais elle n'arrive pas à parler.

Les faibles pleurs retentissent de nouveau, tout près du lit, venant du plancher.

Son cœur se met à battre plus vite et, dans le noir, elle tâte le lit du côté de Martin, mais il n'y a personne, le drap est froid.

Elle se recroqueville sous la couette, et soudain elle a l'impression que les pleurs contournent le lit pour s'approcher de son côté avant de s'arrêter de nouveau.

Elle avance doucement le bras vers la lampe sur la table de chevet. Elle ne distingue même pas sa propre main dans l'obscurité.

Il lui semble que la lampe se trouve plus loin qu'hier soir.

Elle reste à l'affût du moindre mouvement, tâte avec les doigts, trouve le pied de lampe et suit le fil électrique vers le bas.

Les pleurs s'élèvent près de la fenêtre, au moment où ses doigts atteignent l'interrupteur et pressent dessus.

Pamela cligne des yeux sous la vive lumière, met ses lunettes et sort du lit. Elle voit Martin couché par terre, vêtu de son pantalon de pyjama.

Il fait un rêve manifestement angoissant, ses joues sont baignées de larmes. Elle se met à genoux à côté de lui et pose une main sur son épaule.

— Mon chéri, dit-elle à voix basse. Mon chéri, tu as...

Martin pousse un cri inarticulé en ouvrant les yeux.

Désorienté, il cille, regarde la chambre d'hôtel autour de lui puis la fixe. Ses lèvres bougent mais aucun son n'en sort.

— Tu es tombé du lit, dit-elle.

Il s'adosse contre le mur, s'essuie la bouche, le regard fixé devant lui.

— Qu'est-ce que tu as rêvé ? demande-t-elle.
— Sais pas, chuchote-t-il.
— Un cauchemar ?
— Je ne sais pas, j'ai le cœur qui bat comme un marteau-piqueur, dit-il, et il remonte dans le lit.
Elle s'allonge à côté de lui et lui prend la main.
— Ça ne te réussit pas de regarder des films d'horreur.
— Non, sourit-il en tournant son regard vers elle.
— Mais tu sais bien que ce n'est pas pour de vrai.
— Tu en es sûre ?
— Ce n'est pas du vrai sang, c'est du ketchup, s'amuse-t-elle, et elle lui pince la joue.

Elle éteint la lumière et l'attire contre elle. Ils font l'amour aussi silencieusement que possible puis s'endorment, étroitement enlacés.

Après le petit-déjeuner, Pamela reste au lit pour parcourir les journaux sur son iPad pendant que Martin et Alice se préparent.

Le soleil éclaire les glaçons qui sont déjà en train de fondre devant les fenêtres.

Martin adore pêcher sur la glace, il a été intarissable sur ce qu'ils vont faire : se mettre à plat ventre et, la main en visière, regarder l'eau à travers le trou et voir les gros ombles chevaliers s'approcher.

Le concierge de l'hôtel a recommandé le lac Kallsjön qui fait partie du bassin hydrographique du fleuve Indalsälven. Le poisson y pullule, c'est facile d'accès en voiture, et pourtant on y est tranquille.

Alice pose le lourd sac à dos près de la porte, se met les pics à glace de sécurité autour du cou et lace ses chaussures de marche.

— Je regrette un peu, dit-elle quand elle a fini. Massage et soin du visage, c'est tentant aussi.

— Je vais profiter de chaque seconde, lance Pamela du lit en souriant. Je vais...

— Arrête, l'interrompt Alice.

— Nager, faire un sauna, une manucure...

— S'il te plaît, je ne veux rien entendre.

Pamela ferme son peignoir et vient serrer sa fille dans ses bras puis elle embrasse Martin et leur dit merde pour la pêche, comme il se doit.

— Ne restez pas trop longtemps et faites attention à vous, recommande-t-elle.

— Profite de ta solitude, sourit-il.

La peau d'Alice paraît presque lumineuse et des boucles de cheveux auburn s'échappent de son bonnet.

— Ferme ton blouson jusqu'en haut, lui conseille Pamela.

Elle caresse sa joue, laissant sa main s'y attarder bien qu'elle sente l'impatience de la jeune fille.

Les deux petits grains de beauté sous l'œil gauche d'Alice lui ont toujours fait penser à des larmes.

— Quoi ? sourit Alice.

— Amusez-vous bien, tous les deux.

Ils partent et Pamela, sur le seuil de la suite, les regarde disparaître au bout du couloir.

Elle referme la porte et regagne sa chambre quand un raclement l'arrête.

Un paquet de neige mouillée glisse du toit, passe en un éclair devant la fenêtre et atterrit lourdement sur le sol.

Elle met son maillot deux pièces, enfle un peignoir éponge et des chaussons, glisse la carte magnétique, son téléphone, un livre et un maillot de rechange dans un sac en toile et quitte la suite.

La section spa est vide, tout le monde est sur les pistes de ski. L'eau complètement lisse du grand bassin reflète la neige et la forêt.

Pamela pose son *tote bag* sur une table entre deux transats, enlève son peignoir et s'approche d'un banc où sont déposées des serviettes propres enroulées.

Un des côtés de la piscine est bordé par une colonnade.

Elle entre dans l'eau tiède et commence à nager tranquillement. Après dix longueurs, elle s'arrête au bout du bassin juste devant les baies panoramiques.

Elle regrette que Martin et Alice ne soient pas là.

C'est magique, pense-t-elle en contemplant la montagne et la forêt de sapins baignée de soleil.

Elle nage encore dix longueurs, puis sort de l'eau et s'installe dans un transat.

Un jeune serveur vient lui demander si elle désire quelque chose et elle commande un verre de champagne, bien que ce soit le matin.

De la neige lourde s'écrase sous un grand sapin. Les branches se redressent et de petits flocons virevoltent dans la lumière éclatante.

Elle lit trois chapitres de plus, finit le champagne, pose ses lunettes et se rend au hammam où elle se met à penser aux cauchemars récurrents de Martin.

Ses parents et ses deux frères sont morts dans un accident de voiture quand il était petit. Martin, projeté à travers le pare-brise, le dos labouré par le bitume, avait survécu.

Quand ils se sont rencontrés, Dennis, son meilleur ami, qui travaillait comme psychologue dans un espace Santé Jeunes tout en se spécialisant dans la gestion du deuil, était parvenu à libérer Martin de la culpabilité qu'il traînait comme un boulet.

Pamela reste dans le hammam jusqu'à ce qu'elle dégouline de sueur puis elle se douche, enfile le maillot de bain sec et gagne l'espace massage. Une femme au regard triste et aux joues criblées de cicatrices lui souhaite la bienvenue.

Elle enlève le haut de son maillot, s'allonge à plat ventre sur la table de massage et sent qu'on recouvre ses hanches d'une serviette.

Les mains de la masseuse sont rugueuses et les huiles chaudes remplissent l'air d'une odeur de prairie et de bois.

Pamela ferme les yeux, laissant ses pensées s'éloigner.

L'image de Martin et Alice disparaissant dans le couloir silencieux sans se retourner lui traverse l'esprit.

Le bout des doigts de la femme suit sa colonne vertébrale jusqu'au bord de la serviette. Elle pétrit la partie supérieure des muscles fessiers, faisant s'écarter ses cuisses.

Après le massage et le soin du visage, Pamela a l'intention de retourner à la piscine et de commander un verre de vin et un sandwich aux crevettes.

La masseuse ajoute de l'huile chaude, ses mains remontent le long des côtes jusqu'aux aisselles.

Un frisson parcourt le corps de Pamela, malgré la chaleur de la cabine.

Sans doute ses muscles en train de se détendre.

Elle pense à Martin et Alice à nouveau et, pour une raison inconnue, elle les voit de très haut.

Le lac Kallsjön s'étend entre les montagnes, la glace est gris acier et ils ne sont que deux minuscules points noirs.

Le massage est terminé, la femme étend sur elle un drap de bain chaud et quitte la pièce.

Pamela reste allongée un moment, puis se relève prudemment et remet le haut de son maillot.

Les chaussons sont mouillés et froids quand elle y glisse ses pieds.

Au loin retentit le vacarme d'un hélicoptère.

Elle change de cabine pour les soins du visage et se présente à l'esthéticienne, une femme blonde qui semble n'avoir pas plus de vingt ans.

Pamela s'endort pendant le nettoyage en profondeur et le peeling. La femme est en train de préparer un masque d'argile quand on frappe à la porte.

La femme s'excuse et sort de la cabine.

Pamela entend un homme qui parle vite, mais elle n'arrive pas à distinguer ses paroles. Au bout d'un petit instant, la jeune femme revient, un éclat bizarre dans les yeux.

— Je suis désolée, mais il semble qu'il y ait eu un accident, dit-elle.

— Comment ça, un accident ? crie presque Pamela.

— Ils disent que tout va bien, mais vous devez vous rendre à l'hôpital.

— Quel hôpital ? demande-t-elle en empoignant son téléphone.

— Celui d'Östersund, l'hôpital d'Östersund.

Pamela regagne aussitôt sa chambre sans remarquer que son peignoir est ouvert. Elle appelle Martin et en entendant la sonnerie, la panique commence à la gagner.

Comme personne ne répond, elle se met à courir sans même s'apercevoir qu'elle a perdu un chausson.

La moquette moelleuse amortit le bruit de ses pas, les assourdit comme si elle courait sous l'eau.

Pamela appelle Alice, mais tombe sur la messagerie.

Elle appuie sur le bouton d'un des ascenseurs, se débarrasse de l'autre chausson et rappelle Martin avec des mains tremblantes.

— Réponds, chuchote-t-elle.

Elle attend encore une seconde puis se précipite dans l'escalier et grimpe les marches deux par deux en s'accrochant à la rampe.

Sur le palier du deuxième étage, elle manque trébucher sur un bidon d'encaustique que quelqu'un a oublié.

Elle le contourne et continue de monter tout en essayant de comprendre ce que la femme blonde lui a dit.

Elle a dit que tout allait bien.

Mais pourquoi ne répondent-ils pas au téléphone ?

Pamela débouche dans le couloir du troisième étage, vacille, prend appui sur la cloison et se met à courir.

Hors d'haleine, elle s'arrête devant la porte de leurs chambres, trouve la carte magnétique, entre, va tout droit au bureau et décroche le téléphone fixe. Dans sa précipitation, elle renverse le présentoir de brochures qui s'éparpillent par terre. Elle appelle la réception et commande un taxi.

Elle enfle ses vêtements par-dessus son maillot de bain, prend son sac et son téléphone et quitte la chambre.

Durant tout le trajet en taxi, elle continue d'appeler et d'envoyer des messages à Alice et Martin.

Elle finit par rejoindre l'hôpital et interroge une infirmière qui dit ne pouvoir donner aucune information.

Pamela sent sa colère monter et fait un effort pour ne pas l'injurier.

Troncs d'arbres et neige tassée défilent derrière les vitres du taxi. Sapins sombres dressés au soleil. Empreintes de lièvres s'éparpillant sur les terrains à coupe rase. Chaussée rendue glissante par la neige fondue.

Elle croise ses mains et supplie Dieu que Martin et Alice aillent bien.

Les pensées se bousculent impitoyablement dans sa tête. Elle voit leur voiture de location dérapier sur la neige et dévaler une pente, elle voit une ourse surgissant des branches d'un sapin, elle voit un hameçon qui vole et s'accroche à un œil, une jambe qui se brise au-dessus d'une botte.

Elle a appelé Martin et Alice plus de trente fois, envoyé textos et mails, en vain, quand le taxi entre dans Östersund.

L'hôpital est un vaste complexe aux façades brunes et aux passerelles vitrées.

L'eau de la fonte de neige ruisselle sur le bitume.

Le chauffeur se range à côté de l'entrée des ambulances, elle paie et sort de la voiture, l'angoisse résonnant dans la tête.

Longeant un mur marron orné d'une étrange fresque faite de morceaux de bois rouge sang, elle marche jusqu'aux urgences comme pour aller à l'abattoir. Elle titube vers la réception et entend sa propre voix comme au loin quand elle se présente.

Elle sort sa pièce d'identité d'une main tremblante.

L'homme barbu derrière le comptoir lui dit de patienter dans la salle d'attente, mais elle ne bouge pas, les yeux fixés sur ses chaussures et le sol noir.

Elle pourrait consulter un site d'informations sur son téléphone pour se renseigner sur les derniers accidents de la route, mais elle n'arrive pas à s'y résoudre.

Elle n'a jamais eu aussi peur de sa vie.

Elle fait quelques pas puis se retourne et fixe le barbu.

Incapable d'attendre davantage, elle est prête à ouvrir toutes les salles d'urgence pour chercher sa famille.

— Pamela Nordström ? demande une infirmière.

— Que s'est-il passé ? On ne m'a rien dit, dit Pamela, la bouche sèche, en la suivant.

— Je ne sais pas, il vous faut demander au médecin.

Elles traversent des couloirs encombrés de brancards. Des portes aux vitres sales s'ouvrent automatiquement à leur approche.

Une vieille femme pleure dans une salle d'attente. Des poissons nagent en bandes scintillantes dans un aquarium à côté d'elle.

Elles marchent jusqu'au service d'anesthésie et de soins intensifs au milieu de l'incessant va-et-vient du personnel soignant.

Le sol en PVC jaunâtre dégage une forte odeur de désinfectant.

Une infirmière au visage constellé de taches de rousseur sort d'une chambre et l'accueille avec un sourire rassurant.

— Je comprends que vous soyez inquiète, dit-elle en serrant la main de Pamela. Mais il n'y a pas de quoi, je vous assure, tout va s'arranger, le médecin arrive dans un instant.

Pamela la suit dans une salle de soins intensifs où résonne le sifflement régulier d'un respirateur.

— Que s'est-il passé ? demande-t-elle d'une voix presque inaudible.

— On le maintient en coma artificiel, mais il est hors de danger.

Martin est allongé dans un lit, un tube dans la bouche. Ses yeux sont fermés et les machines auxquelles il est relié enregistrent l'activité de son cœur, son pouls, les taux de CO₂ et d'oxygène dans le sang.

— Mais...

La voix de Pamela s'éteint et elle doit s'appuyer contre la paroi.

— Il est passé à travers la glace, il était en grande hypothermie quand il a été trouvé.

— Et Alice ? murmure-t-elle.

— Pardon ? dit l'infirmière en souriant.

— Ma fille, où est ma fille, où est Alice ?

Elle entend sa voix déraiper sous l'affolement tandis que l'infirmière blêmit.

— Nous ne sommes pas au courant d'une...

— Ils étaient ensemble sur la glace, hurle Pamela. Elle était avec lui, vous ne pouvez pas l'avoir oubliée là-bas, ce n'est qu'une enfant, vous n'avez pas le droit... vous n'avez pas le droit !

Cinq ans plus tard.

On dit que si une porte se ferme, Dieu en ouvre une autre – ou au moins une fenêtre. Mais quand certaines portes se ferment, le dicton semble plus moqueur que consolateur.

Pamela glisse une pastille de menthe dans sa bouche et la croque.

L'ascenseur la conduit au service de psychiatrie de l'hôpital Sankt Göran.

Pamela voit son visage multiplié à l'infini par les miroirs.

Elle s'était rasé la tête pour l'enterrement, mais aujourd'hui ses boucles châtain-roux lui arrivent de nouveau aux épaules.

Au premier anniversaire de la mort d'Alice, Pamela s'est fait tatouer deux points sous son œil gauche, endroit où sa fille avait deux taches de naissance.

Dennis l'a incitée à consulter le Centre de psychotraumatologie et, pas à pas, elle a appris à vivre avec la perte.

Elle ne prend même plus d'antidépresseurs.

L'ascenseur s'arrête et les portes s'ouvrent, Pamela traverse le hall d'entrée désert, se présente à la réception et y dépose son téléphone.

— Alors, c'est le départ, sourit l'employée de l'accueil.

— Il était temps, répond Pamela.

La femme met le téléphone dans un casier, lui donne un jeton numéroté en échange, se lève et passe son badge dans le lecteur qui commande l'ouverture de la porte.

Pamela la remercie et s'engage dans le long couloir.

Un gant en latex plein de sang est tombé d'un chariot de ménage.

Elle entre dans la salle de séjour, salue l'infirmier et s'assied comme d'habitude sur le canapé pour attendre. Parfois Martin met du temps à se préparer.

Un homme assez jeune est installé devant un échiquier. Il parle tout seul d'une voix angoissée en déplaçant un pion d'une main hésitante.

Une vieille femme regarde la télévision debout, la bouche ouverte, pendant que sa fille, sans doute, essaie de lui parler.

La lumière matinale fait briller le vinyle du sol.

L'infirmier sort son téléphone, répond à voix basse et quitte la salle de séjour.

Des cris furieux résonnent à travers les cloisons.

Un homme en jean délavé et tee-shirt noir entre, jette un regard autour de lui et s'assied dans un fauteuil en face de Pamela.

Il a la soixantaine, le visage sillonné de rides, des yeux vert foncé et ses cheveux gris sont noués en queue de cheval.

— Joli chemisier, dit-il en se penchant vers elle.

— Merci, répond-elle d'un ton bref en refermant sa veste.

— J'ai vu tes mamelons à travers le tissu, annonce-t-il d'une voix sourde. Ils se raidissent pendant que j'en parle, je le sais... Mon cerveau est saturé de sexualité toxique...

Mal à l'aise, Pauline sent son cœur se mettre à battre. Elle ferait mieux de se lever et de retourner à la réception sans montrer sa frayeur.

La vieille femme devant la télévision éclate de rire et, d'un doigt, le jeune homme renverse le roi noir sur l'échiquier.

Derrière la cloison, des casseroles s'entrechoquent dans la cuisine.

Des filaments de poussière vibrent devant la grille de ventilation du plafond.

L'homme en face de Pamela se touche l'entrejambe puis tend les mains vers elle en un geste d'invitation. De profondes cicatrices courent à l'intérieur de ses avant-bras du coude jusqu'aux paumes.

— Je peux te prendre par-derrière, dit-il doucement. J'ai deux bites... Je te promets, je suis une *sex-machine*, tu vas crier et pleurer...

Il s'interrompt et pointe le doigt sur la porte du couloir.

— À genoux, dit-il avec un grand sourire. Voici qu'arrive le surhomme, le patriarche...

Puis il applaudit et rit à gorge déployée quand un infirmier fait entrer un homme corpulent en fauteuil roulant.

— Le prophète, le messager, le maître...

L'homme en fauteuil roulant ne semble pas entendre la raillerie, il murmure un merci quand on le place de l'autre côté de l'échiquier, puis il arrange le crucifix en argent à son cou.

L'infirmier abandonne le fauteuil roulant et s'approche de l'homme qui s'est mis à genoux, un sourire forcé sur les lèvres.

— Primus, qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-il.

— J'ai eu de la visite, répond-il en hochant la tête en direction de Pamela.

— Tu sais très bien que tu es soumis à des restrictions.

— Je me suis égaré.

— Tu viens avec moi et tu arrêtes de la regarder.

Sans lever les yeux, Pamela se rend compte qu'il continue à la fixer quand il se met debout.

— Faites sortir l'esclave, dit calmement l'homme en fauteuil roulant.

Primus se retourne et suit l'infirmier, la serrure à code bourdonne, la porte ouvrant sur le secteur des chambres se referme derrière eux, étouffant le bruit de leurs pas.

La porte du couloir des patients s'ouvre à nouveau, un infirmier chargé d'un sac à dos accompagne Martin dans la salle de séjour.

Autrefois les cheveux blonds de Martin lui arrivaient aux épaules, il aimait le style décontracté, s'habillait en pantalon de cuir et chemise noire et adorait les lunettes de soleil à effet miroir rose.

Aujourd'hui soumis à un traitement lourd, il a pris du poids, ses cheveux courts sont ébouriffés et son visage est pâle et angoissé. Il porte un tee-shirt bleu, un pantalon Adidas et des tennis blanches dépourvues de lacets.

— Mon chéri, sourit-elle en se levant du canapé.

Martin secoue la tête en jetant un regard effrayé sur l'homme en fauteuil roulant. Pamela débarrasse l'infirmier du sac à dos.

— Tout le monde ici est fier de toi, dit l'infirmier.

Martin sourit nerveusement et tend à Pamela sa paume où il a dessiné une fleur.

— C'est pour moi ? demande-t-elle.

Il hoche la tête avant de refermer sa main.

— Merci, dit-elle.

— Je ne peux pas en acheter de vraies, dit-il sans la regarder.

— Je sais.

Martin tire sur la manche de l'infirmier en remuant silencieusement les lèvres.

— Tu as déjà inspecté le sac, le rassure celui-ci, puis il se tourne vers Pamela : Il veut vérifier s'il a tout emporté.

— Pas de problème, dit-elle, et elle tend le sac à Martin.

Martin s'assied par terre, sort ses affaires et les aligne soigneusement devant lui.

Le cerveau de Martin va bien, il n'a pas été endommagé par son séjour sous la glace.

Mais après l'accident, il a pratiquement cessé de parler. C'est comme si chaque mot prononcé était suivi d'une vague d'angoisse.

Tous les diagnostics disent qu'il s'agit d'un syndrome de stress post-traumatique avec des traits de délire paranoïaque.

Pamela sait que ce n'est pas la perte d'Alice qui le déstabilise à ce point, car personne ne peut en être plus affecté qu'elle. Mais elle est forte, alors que certains individus réagissent différemment car ils ont des antécédents différents. Toute la famille de Martin est morte dans un accident de voiture quand il était enfant, et quand Alice s'est noyée, son traumatisme s'est complexifié.

Pamela tourne les yeux vers la fenêtre où une ambulance est arrêtée devant les urgences psychiatriques, et cette vue la ramène cinq années en arrière, dans le service de soins intensifs de l'hôpital d'Östersund.

— Ils étaient ensemble sur la glace, avait-elle hurlé. Elle était avec lui, vous ne pouvez pas l'avoir oubliée là-bas, ce n'est qu'une enfant, vous n'avez pas le droit... vous n'avez pas le droit !

L'infirmière aux taches de rousseur avait ouvert la bouche sans proférer le moindre son.

La police et les secours, immédiatement alertés, s'étaient envolés pour Kallsjön avec une équipe de plongeurs.

Hagarde, Pamela déambulait dans la pièce, se répétant que tout cela n'était qu'un malentendu, qu'Alice allait bien. Elle se persuadait qu'ils allaient bientôt se retrouver tous les trois autour de la table à manger à Stockholm et parler de cette journée. Elle voyait la scène tout en sachant que cela n'arriverait pas. Quelque part dans son cerveau, elle savait ce qui s'était passé.

Elle avait été au chevet de Martin quand il était sorti du coma. Il avait ouvert les yeux quelques secondes, puis les avait refermés un long moment avant de les lever vers elle. Son regard était lourd pendant qu'il essayait d'assimiler la réalité.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? avait-il chuchoté, la bouche sèche. Pamela ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu es passé à travers la glace, avait-elle répondu en avançant sa salive.

— Non, elle était censée tenir, avait-il dit en essayant de lever sa tête qui reposait sur l'oreiller. J'ai vérifié l'épaisseur, elle mesurait dix centimètres... on peut rouler dessus à moto, je l'ai dit à...

Il s'était arrêté net en la fixant soudain d'un regard intense.

— Où est Alice ? Pamela, qu'est-ce qui s'est passé ?

Il avait essayé de sortir du lit, était tombé par terre et s'était blessé à l'arcade sourcilière.

— Alice ! avait-il crié.

— Vous êtes passés à travers la glace tous les deux ? avait demandé Pamela d'une voix plus forte. J'ai besoin de savoir. Ils y sont en ce moment, avec des plongeurs.

— Je ne comprends pas, elle... elle...

La sueur coulait sur ses joues pâles.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Parle-moi, Martin ! avait-elle dit avec brutalité en lui saisissant le menton. J'ai besoin de savoir ce qui est arrivé.

— S'il te plaît, j'essaie de me souvenir... On pêchait, voilà c'est ça, on pêchait... c'était parfait, tout était parfait...

Il se frottait le visage des deux mains. Son sourcil s'était remis à saigner.

— Dis-moi simplement ce qui est arrivé.

— Attends...

Il s'agrippait au bord du lit tellement fort que ses articulations étaient blanches.

— On se disait qu'on allait rejoindre la baie de l'autre côté du lac, on avait ramassé nos affaires et...

Ses pupilles s'élargissaient, sa respiration devenait plus rapide et son visage s'était tellement tendu qu'elle ne le reconnaissait plus.

— Martin ?

— Je suis passé à travers. Rien n'indiquait que la glace était plus mince, je ne comprends pas...

— Alice, que faisait Alice ?

— J’essaie de m’en souvenir, dit-il, et sa voix était étrangement cassée. Je marchais devant elle quand la glace a cédé... C’est allé tellement vite, soudain je me suis retrouvé dans l’eau. Il y avait plein de morceaux de glace et de bulles et... j’avais commencé à remonter vers la surface quand j’ai entendu le fracas... Alice est passée à travers, elle aussi, elle était sous moi... J’ai sorti la tête de l’eau pour respirer, puis j’ai plongé et j’ai vu qu’elle n’arrivait plus à s’orienter, elle s’éloignait du trou... Elle avait dû se cogner la tête parce qu’il y avait comme un nuage rouge autour d’elle.

— Mon Dieu, avait chuchoté Pamela tandis que les larmes ruisselaient sur ses joues.

— J’ai plongé et j’ai cru que j’aurais le temps de l’attraper quand soudain elle a cessé de lutter et s’est laissée couler.

— Comment ça, couler ? Comment a-t-elle pu couler ?

— J’ai nagé pour la retrouver, j’ai tendu la main pour attraper ses cheveux, mais je n’ai pas pu... et elle a disparu dans l’obscurité, je ne voyais rien, c’était trop profond, c’était tout noir...

— Mais tu as quand même plongé... tu as plongé pour la chercher ?

— Je ne sais pas ce qu’il s’est passé, avait-il chuchoté. Je ne comprends pas... je ne voulais pas être sauvé.

Plus tard, Pamela apprit que des randonneurs à patins avaient trouvé le pic à glace orange et le sac à dos à côté du trou dans la glace. Quinze mètres plus loin, ils avaient aperçu un homme sous la glace et ils avaient ouvert un trou à la hache.

Un hélicoptère avait transporté Martin à l’hôpital d’Östersund. Sa température corporelle était de vingt-sept degrés, il avait perdu connaissance et on l’avait immédiatement mis sous respirateur.

Il avait survécu. On fut cependant obligé de l’amputer de trois orteils du pied droit.

La glace n’aurait pas dû se rompre, mais des courants l’avaient fragilisée juste à l’endroit où ils étaient passés à travers.

Ce fut la seule fois, à peine réveillé de l’anesthésie, qu’il raconta l’accident dans sa totalité.

Par la suite, il cessa quasiment de parler et sombra de plus en plus dans la paranoïa.

Un an après l'accident, jour pour jour, Martin fut retrouvé pieds nus au milieu de l'autoroute enneigée à hauteur du parc de Haga.

La police le conduisit aux urgences psychiatriques de l'hôpital Sankt Göran.

Depuis cet incident, il avait été hospitalisé pour des soins psychiatriques pratiquement en permanence.

Au bout de cinq ans, Martin n'arrivait toujours pas à accepter ce qui était arrivé.

Les soins de ces dernières années avaient pour but de le faire passer à une hospitalisation de jour. Il a appris à gérer sa peur et il a su retourner vivre à la maison pendant plusieurs semaines d'affilée sans demander de retourner à l'hôpital.

Et maintenant, en concertation avec le psychiatre en chef, Pamela et Martin ont décidé qu'il doit rentrer chez lui.

Tous les trois pensent qu'il est temps de franchir le pas.

C'est important aussi pour une autre raison.

Depuis plus de deux ans, Pamela est bénévole dans l'association Bris qui défend les droits de l'enfant. Elle assure une permanence téléphonique pour enfants et adolescents en difficulté. C'est ainsi qu'elle est entrée en contact avec les services sociaux de Gävle et a entendu parler de Mia Andersson, une fille de dix-sept ans dont personne ne voulait.

Pamela a commencé à négocier pour accueillir Mia chez elle, dans le cadre du dispositif d'hébergement assisté, mais Dennis l'a mise en garde : sa demande sera refusée tant que Martin restera hospitalisé.

Quand Pamela a parlé de Mia à Martin, des larmes de joie ont coulé sur ses joues. C'est ce jour-là qu'il a promis d'essayer de réintégrer définitivement leur domicile.

Les parents de Mia Andersson, des toxicomanes invétérés, sont morts quand elle avait huit ans. Durant toute son enfance, elle a vécu au sein de la criminalité et de la toxicomanie. Tous ses placements se sont soldés par un échec, et maintenant elle est trop âgée pour que quelqu'un ait envie de la prendre en charge.

Certaines familles ont subi de grandes pertes, et Pamela pense que ceux qui restent doivent absolument se tourner

vers ceux qui ont connu les mêmes tragédies. Tous les trois ont perdu un proche, ils se comprennent et pourraient entamer une guérison commune.

— Ferme ton sac maintenant, dit l'infirmier.

Martin tire la fermeture éclair, replie le rabat et se lève, son sac à la main.

— Prêt pour le retour à la maison ? lui demande Pamela.

La chambre est plongée dans la pénombre, mais le petit trou pratiqué dans le dessin sinueux du papier peint brille comme une perle grise.

Il y a une heure environ, le trou s'est assombri pendant un long moment.

Jenny, parfaitement immobile dans son lit, écoute la respiration de Frida. Manifestement, elle est réveillée, elle aussi.

Pendant un instant, le chien aboie dans la cour.

Jenny espère que Frida n'imagine pas qu'elles puissent se parler sans danger.

Tout à l'heure, l'escalier qui monte à l'étage a craqué. C'était peut-être le bois qui se contractait, mais elles ne doivent prendre aucun risque.

Jenny fixe la perle brillante, essaie de déterminer si la lumière varie dans la pièce d'à côté.

Il y a des petits judas partout.

On apprend à faire comme si on ne voyait pas que le trou dans le carrelage s'assombrit quand on prend une douche ou quand on mange sa soupe dans la salle à manger.

Être observée est devenu un élément de la vie.

Jenny se souvient qu'elle s'était sentie observée pendant plusieurs semaines avant son enlèvement.

Une fois, alors qu'elle était seule à la maison, elle avait cru que quelqu'un s'était introduit chez eux et, la nuit suivante, elle s'était réveillée avec l'impression glaçante d'avoir été photographiée dans son sommeil.

Peu après, sa petite culotte en soie bleu ciel, tachée par ses règles, avait disparu du panier à linge. Elle ne l'avait plus retrouvée quand elle avait voulu laver les taches.

Le jour de son enlèvement, les pneus de son vélo avaient été dégonflés.

Au début de sa captivité, elle hurlait à se casser la voix quand quelqu'un la regardait par le soupirail en haut du mur en béton.

Elle criait que la police n'allait pas tarder à arriver.

Au bout de six mois, elle a compris que le policier à la moto n'avait pas fait le rapprochement entre la fille qui avait vomi dans l'herbe et celle signalée disparue. Il ne l'avait regardée que d'un œil méprisant, n'ayant vu en elle qu'une adolescente ivre.

Jenny entend Frida se retourner dans le lit.

Ça fait deux mois qu'elles planifient leur évasion. Chaque nuit, elles ont attendu que les pas à l'étage s'arrêtent et que les cris de la cave se taisent. Quand elles se sont senties sûres que la maisonnée était endormie, Frida est venue tout doucement dans son lit pour qu'elles puissent discuter.

Jenny a tout fait pour écarter l'idée d'une évasion bien qu'elle sache depuis le début qu'elle doit absolument s'enfuir d'ici.

Frida n'est arrivée que depuis onze mois et, déjà, elle n'en peut plus.

De son côté, Jenny a eu le temps d'accumuler des informations et attend la bonne occasion depuis cinq ans.

À un moment ou à un autre, les portes resteront ouvertes, et alors elle partira sans se retourner.

Mais le désespoir de Frida est d'une autre nature.

Il y a un mois, elle s'est rendue à la resserre et a dérobé un double de la clé de leur chambre. Pour l'instant, le vol est passé inaperçu car au mur de la resserre sont accrochées toutes sortes de clés qui se ressemblent.

Elle a pris un gros risque, mais c'était indispensable, puisque la nuit, leur porte est verrouillée et les volets sont cloués de l'extérieur.

Elles n'ont préparé aucun bagage, il aurait pu être découvert.

Le moment venu, elles vont simplement ficher le camp.

Tout est resté silencieux depuis au moins une heure.

Jenny sait que Frida tient à ce qu'elles s'évadent cette nuit. Le seul point faible est que les nuits sont encore trop claires. Elles seront parfaitement visibles dans la cour avant de pouvoir disparaître dans la forêt.

Leur plan est simple : elles vont s'habiller, déverrouiller la porte, traverser le couloir jusqu'à la cuisine, sortir par la fenêtre et gagner la forêt.

Jenny s'est approchée du chien de garde chaque fois qu'elle en a eu l'occasion, lui a donné un peu de sa nourriture pour qu'il la reconnaisse et s'abstienne d'aboyer quand elle s'enfuira.

De la maison, on peut voir des pylônes électriques gris argenté au-dessus de la cime des arbres.

L'idée de Jenny est de suivre les pylônes pour ne pas se perdre. En général, le terrain en dessous est dégagé, car autrement, durant une tempête, un arbre pourrait tomber et arracher les lignes. On y marche plus facilement que dans l'épaisse forêt. Elles pourront maintenir un rythme soutenu et mettre de la distance entre elles et grand-mère.

Frida connaît une personne de confiance à Stockholm, elle est certaine qu'il les aidera en leur fournissant de l'argent, une planque et des billets de train pour rentrer chez elles.

Elles ne devront pas alerter la police avant d'avoir retrouvé leur famille.

Jenny sait ce que représente la photo dans le cadre doré sur la table de chevet. Caesar est allé chez ses parents et les a photographiés sur la terrasse de derrière un matin d'été.

Frida a une photo de sa petite sœur avec une bombe d'équitation sur la tête. Elle a été prise au flash, de face, si bien qu'elle a des pupilles rouges.

Caesar a des contacts dans la police comme au centre d'appels d'urgence.

Si elles essaient d'appeler le 112, il le saura et s'en prendra à leur famille.

L'idée d'une évasion cette nuit est tellement grisante que la montée d'adrénaline fait battre le cœur de Jenny, mais son intuition lui souffle qu'elles auraient mieux fait d'attendre la mi-août.

La maison dort et grand-mère ne les a pas observées depuis plusieurs heures.

Sur le toit, le coq en cuivre de la girouette tourne en grinçant. Jenny perçoit le cliquetis du bracelet en or de Frida quand elle tend le bras dans l'obscurité.

Elle attend quelques secondes, puis elle prend la main de sa compagne d'infortune dans la sienne et la serre doucement.

— Tu sais ce que j'en pense, dit-elle à voix basse sans quitter du regard la perle brillante sur le mur.

— Oui, mais ça ne sera jamais vraiment le bon moment, répond Frida avec impatience.

— Moins fort... On attend un mois, ça, on peut le faire, dans un mois il fera complètement noir à cette heure.

— Alors il y aura autre chose qui t'empêchera, réplique Frida, et elle lâche sa main.

— Je te jure que je viendrai quand les nuits seront plus sombres, je te l'ai déjà dit.

— En fait, je ne suis pas certaine que tu aies réellement envie de partir, je veux dire... Tu préfères rester ici ? Pour quoi, pour l'or, pour toutes ces perles et ces émeraudes ?

— Je hais tout ça.

Frida sort de son lit sans faire de bruit, enlève sa chemise de nuit et la roule avec la couverture et l'oreiller pour suggérer la forme d'un corps sous le drap.

— J'ai besoin de ton aide pour traverser la forêt, tu la connais mieux que personne, je le sais... Mais sans moi, toi, tu ne pourras pas rentrer chez toi, dit-elle pendant qu'elle enfile son soutien-gorge et son chemisier. Putain, Jenny, on va le faire ensemble, si tu m'aides tu auras de l'argent, des billets de train... mais, c'est maintenant que je me tire, c'est ta seule chance.

— Pardon, je n'ose pas, chuchote Jenny. C'est trop dangereux.

Elle regarde Frida rentrer le chemisier dans sa jupe et remonter la fermeture éclair. Ses pieds tapent contre le plancher quand elle enfile le collant et les chaussures de marche.

— Il faut que tu tâtes le sol devant toi avec un bâton, chuchote Jenny. Tout le long jusqu'aux pylônes électriques, c'est sérieux, marche lentement, sois prudente.

— D'accord, répond Frida, et elle s'approche doucement de la porte.

Jenny se redresse à moitié dans le lit.

— Tu peux me donner le numéro de Micke ?

Frida ne répond pas, déverrouille la porte et sort dans le couloir. On entend un petit clac quand le pêne s'insère dans la gâche, puis le silence retombe.

Jenny se recouche, le cœur gros.

Ses pensées se projettent avec désespoir, elle se voit s'habiller en vitesse et partir rejoindre Frida. Courir dans la forêt, prendre un train, rentrer à la maison.

Elle retient sa respiration et tend l'oreille.

Tout est calme bien qu'à ce stade, Frida ait dû dépasser la chambre de Caesar et approcher de la cuisine.

Grand-mère a le sommeil léger.

Dès que l'une d'elles fait le moindre bruit, les pas dans l'escalier se font entendre.

Mais pour l'instant, tout est silencieux.

Le cœur de Jenny fait un bond quand le chien se met à aboyer. Elle comprend que Frida vient d'ouvrir la fenêtre de la cuisine et qu'elle est en train de sortir.

La corde se tend et serre le cou du chien.

Les aboiements s'atténuent avant de cesser complètement.

Il ne s'est pas plus déchaîné que lorsqu'il flaire un chevreuil ou un renard.

Jenny fixe le judas, le point lumineux sur le mur.

Frida est dans la forêt à présent.

Elle a réussi à franchir le filet muni de clochettes.

C'est maintenant qu'elle doit redoubler d'attention.

Jenny se dit qu'elle aurait mieux fait de partir avec Frida, car désormais, elle n'a plus de clé, plus de contact, pas de plan.

Elle ferme les yeux et voit une forêt noire.

Aucun bruit.

Quand la chasse d'eau à l'étage est actionnée, elle tressaille et ouvre les yeux.

Grand-mère s'est réveillée.

De lourds pas résonnent dans l'escalier.

La main courante craque.

Une clochette tinte légèrement dans la resserre, ça arrive quand il y a du vent, parfois c'est un animal qui déclenche les alarmes.

Le trou dans le mur brille, inchangé.

Jenny entend grand-mère enfiler son manteau dans le vestibule, sortir de la maison en fermant à clé derrière elle.

Le chien gémit et jappe.

Une autre clochette tinte.

Le cœur de Jenny s'emballe.

Quelque chose a mal tourné.

Elle serre les paupières et guette les craquements dans la pièce voisine.

La girouette sur le toit tourne en grinçant.

Jenny rouvre les paupières quand le chien se met à aboyer au loin.

Il est tout excité.

Pourvu que grand-mère suppose que Frida, n'ayant pas osé s'aventurer dans la forêt, a choisi le chemin vers la mine.

Les aboiements se rapprochent.

En réalité, Jenny sait que Frida s'est fait rattraper bien avant qu'elle entende les voix dans la cour et que la porte d'entrée s'ouvre.

— J'avais changé d'avis, crie Frida. J'avais rebroussé chemin, je veux rester ici, j'aime bien...

Une gifle brutale la fait taire. Il semble qu'elle heurte le mur et s'effondre sur le plancher.

— J'ai juste eu envie de voir papa et maman.

— Tu te tais, rugit grand-mère.

Jenny doit absolument faire semblant de dormir profondément, ignorant que Frida a tenté de s'échapper.

Des pas résonnent dans le couloir de marbre et la porte du boudoir s'ouvre.

Frida pleure et jure que c'était une erreur, qu'elle était sur le chemin du retour quand elle a mis le pied dans le piège.

Jenny reste immobile et écoute de petits coups métalliques et les soupirs d'épuisement qui résonnent, sans parvenir à comprendre ce qui se passe.

— Tu n'es pas obligée de faire ça, supplie Frida. S'il te plaît, attends, je promets que je ne vais jamais...

Soudain elle pousse un cri effroyable. Jamais auparavant Jenny n'a entendu quelqu'un crier comme ça. C'est un hurlement de douleur qui s'arrête abruptement.

Les murs résonnent de coups sourds, des meubles sont déplacés.

Des gémissements de douleur parviennent aux oreilles de Jenny, entrecoupés d'une respiration haletante, puis le silence retombe.

Les tempes battantes, Jenny garde une immobilité totale.

Elle ne sait pas depuis combien de temps elle fixe le noir quand la perle blanche sur le mur disparaît.

Elle ferme les yeux, ouvre légèrement la bouche et fait semblant de dormir.

Ça ne trompera probablement pas grand-mère, mais Jenny garde les yeux fermés jusqu'à ce qu'elle perçoive le bruit de pas dans le couloir.

On dirait que quelqu'un avance en donnant des coups de pied dans quelque chose de dur.

La porte s'ouvre et grand-mère entre d'un pas pesant. Le pot de chambre tinte contre un pied de lit.

— Habille-toi et viens dans le boudoir, ordonne-t-elle en poussant Jenny du bout de sa canne.

— Quelle heure est-il ? demande Jenny d'une voix endormie.

Grand-mère soupire et quitte la chambre.

Jenny s'habille rapidement et enfile sa veste en marchant. Elle s'arrête le temps de tirer sur son collant pour l'ajuster, puis continue jusqu'à la porte ouverte du boudoir.

Le ciel d'été est dissimulé derrière les rideaux. La seule lumière dans la grande pièce provient de la lampe de lecture. En entrant, Jenny voit un seau plein de sang.

Ses genoux flageolent.

Une odeur de sang, de vomi et d'excréments remplit l'air.

Deux pieds sont dans le seau. Ceux de Frida.

Son cœur cogne contre sa poitrine.

Quand elle contourne le paravent japonais au décor de cerisiers en fleurs, elle voit alors la pièce dans sa totalité.

Grand-mère s'est laissée tomber dans une bergère et autour d'elle le sol en mosaïque est recouvert de sang. Sa bouche est serrée. Ses bras épais sont ensanglantés jusqu'aux épaules, des gouttes tombent de la main qui tient la scie.

Frida est étendue sur le divan.

Elle est immobilisée par deux sangles qui passent sous le canapé et se bouclent sur son torse et ses cuisses.

Son corps tout entier tremble violemment.

Ses pieds sont sectionnés au-dessus de la cheville et les plaies grossièrement recousues, mais le sang continue d'en couler. Le siège de velours et les coussins en sont imprégnés et un filet de sang coule sur les pieds du divan.

— Comme ça, elle ne pourra plus s'égarer, dit grand-mère, et elle se lève, la scie toujours à la main.

Les yeux de Frida sont grands ouverts, et d'un air hagard, elle essaie sans arrêt de soulever ses moignons.

La lumière pénètre dans le boudoir à travers les rideaux de dentelles et les voilages orange des fenêtres. Comme si le soleil était en train de se coucher alors que le jour se lève à peine.

Des grains de poussière scintillent dans l'air immobile.

Jenny a essayé de venir en aide à Frida pendant que grand-mère était dans la cuisine.

Le collier de perles rouge de sang se soulève au rythme de la respiration saccadée de Frida. Ses paupières sont fermées et elle s'est fendu les lèvres à force de les mordre.

Jenny a défait les sangles qui entouraient son corps.

Le chemisier de Frida est trempé de sueur entre les seins et aux aisselles. Son soutien-gorge noir est visible à travers le tissu. La jupe à carreaux s'est vrillée autour de sa taille.

Elle est terrassée par la douleur et ne semble pas comprendre ce qui lui est arrivé.

Jenny a pansé les moignons qui saignaient toujours et elle est allée deux fois à la cuisine pour expliquer à grand-mère qu'on doit absolument emmener Frida à l'hôpital.

Le mollet déchiqueté de Frida est devenu bleu-violet.

Jenny suppose qu'elle a marché sur un piège à ours.

C'est peut-être pour ça que grand-mère a pris la décision de lui couper les pieds.

Frida ouvre les yeux, regarde ses jambes mutilées, soulève un des moignons et, prise de panique, se met à hurler comme une possédée. Elle se jette de côté, tombe sur le tapis imbibé de sang, avant d'être terrassée par une douleur insoutenable.

— Mon Dieu, sanglote-t-elle.